



• *Molière malgré moi*,  
De et avec Francis Perrin.  
Théâtre de la  
Gaîté-Montparnasse,  
26, rue de la Gaîté,  
75014 Paris.  
Jusqu'au 29 août 2015.

## MOLIÈRE MALGRÉ MOI

Avouons-le, on avait des sentiments mêlés en allant voir ce spectacle, assurés certes de sa qualité vu l'expérience et le talent de cet infatigable bretteur des scènes et des caméras qu'est Francis Perrin mais redoutant, vu le sujet choisi, un certain conformisme, le bon artisanat, le déjà-vu sans le grain de folie de l'improvisation...

Il n'en a rien été et, comme l'ensemble des spectateurs, on est sorti enchantés devant une performance pleine d'émotion, de lyrisme et de subtilité « à la française ». Ce « d'un acteur l'autre » était un hommage tout en sensibilité et complicité rendu par un grand serviteur à un grand maître.

Performance car Francis Perrin n'a pas hésité à écrire le spectacle, à le mettre en scène et à occuper l'espace seul, en un long soliloque de plus d'une heure et demie. Il est Molière et en même temps le raconte, évitant fort justement le récitatif, la pédagogie.

Quand on connaît si bien les personnages que l'on a si souvent interprétés à la Comédie-Française et ailleurs, on peut se permettre de les sortir librement d'un chapeau comme un magicien. Pas besoin d'autres accessoires qu'une robe de chambre et une perruque, la vivacité, le rythme soutenu suffisent.

C'est donc à la manière d'un conte que la vie du grand homme est présentée depuis sa rencontre avec le roi à Versailles jusqu'à sa mort, encore jeune, épuisé par le travail.

À sa manière, Louis XIV le protégea contre les méchants et les envieux, mais le soutien était fragile. Molière est un chef de troupe conscient de ses responsabilités à l'égard de ses comédiens, obligé de plaire au pouvoir pour pouvoir subsister mais parvenant à préserver sa liberté de créateur.

Le spectacle glisse sur les querelles domestiques et les tromperies qui eurent, somme toute, peu d'importance pour se fixer sur le « patron » et le bourreau de travail, sans doute insomniaque pour voler quelques heures à l'écriture.

La mélancolie des dernières années est fort bien rendue et l'on se prend à accompagner le malade non imaginaire sur le bout de trottoir de la rue de Richelieu lorsqu'il quitta pour la dernière fois la Comédie-Française afin de regagner son domicile, où il mourra peu après entouré des comédiens de sa troupe.

On attend toujours un auteur sur son habileté à finir. Francis Perrin y parvient en changeant de ton, c'est-à-dire en récitant, comme à l'école, la liste complète des œuvres. Quel plus bel hommage, rien à ajouter, le rideau peut tomber !

Le texte est très joliment écrit. Aucune lourdeur, aucune fadeur, beaucoup d'esprit, de légèreté. Le presque jeune homme occupe l'espace avec aisance, joue avec les mots qu'il s'est donné, transmet l'admiration inconditionnelle qu'il éprouve.

Représenté avec succès à New York et en province, il était temps que ce spectacle s'installe tout l'été dans la capitale.

*François Ménager*